

**Eschyle, *Les Suppliantes*, EdT 6, le dénouement : fin du 4e épisode et « exodos » (depuis « Hé là-bas, que fais-tu ? » p.82 jusqu'à la fin de la p. 87).**

Ce long passage se voit en quelque sorte constitué de trois « scènes » :

P. 82-84 : violente **altercation** entre Pélasgos et le héraut (le messager) des Egyptiades qui réclame avec violence les suppliantes, ce qui va être l'occasion d'affirmer leur double protection par le roi et la cité d'Argos.

P. 84 (haut)-86 (haut) : le **droit d'asile** (l'expression « droit d'asile reconnu » apparaît déjà p.72 et s'oppose au « droit de reprise » p. 76) est définitivement reconnu et proclamé par Pélasgos : les suppliantes sont désormais des hôtes, « libres » et accueillies par « l'Etat » (p. 84). Le discours de Danaos, après le départ de Pélasgos, le confirme et exige « l'hommage d'une **gratitude** » (p. 85) ainsi qu'une « modestie » qui fasse honneur aux réfugiées et à leurs protecteurs.

P. 86-87 : sortie progressive du chœur (« exodos ») : **chant dialogué** entre les princesses et leurs suivantes (débat sur le mariage) ; souhait d'une « victoire (des) femmes » sous l'égide de Zeus. *Evohé !*

Plusieurs **projets** de lecture sont recevables :

- Dans quelle mesure *Les Suppliantes* sont -elles **une tragédie à fin heureuse** ? N'y a-t-il aucun signe de distorsion, voire d'inquiétude, qui perdure ? Et ainsi une horizon d'attente ne se dégage-t-il en faveur d'une suite, puisque la pièce s'insérerait dans une trilogie dont elles n'était que la première partie ?
- Comment cette tragédie aboutit-elle au **triomphe du « Droit »** et consacre-t-elle la générosité civilisationnelle grecque ?
- Pourquoi peut-on affirmer que cette œuvre met en scène la **congruence des lois humaine et divine**, garante d'une harmonie civile et religieuse, pour les Grecs ?

**I- Contre l'insolence et la violence du héraut égyptien, la résistance d'un roi soutenu par son peuple** (p. 82-83 , « le héraut se retire » sans avoir rien obtenu, haut de la p. 84).

**Défi et débat : la guerre et « le Droit ».**

D'emblée le roi s'insurge contre l'arrivée sans crier gare du héraut à qui il reproche « superbe » (orgueil) et mépris pour son royaume et le sanctuaire : « Pour un barbare aussi tu montres avec les Grecs un peu trop d'insolence ! ». En effet le héraut n'a pas de « proxène » qui aurait pu l'annoncer ou le présenter. C'est une grave contravention aux usages qui révèle la brutalité et « l'insolence » de l'étranger. C'est ainsi que le dialogue va s'accéléralant, au **rythme d'une querelle qui s'amplifie** et qui porte sur trois points :

- **« le Droit »** : « quelle faute ai-je commise ici **contre le Droit** ? - Tu ignores d'abord **les devoirs d'un étranger.** » (p. 82 ; « En quoi suis-je fautif et manqué-je à **la justice** ? - D'abord tu ne sais pas te comporter comme **le doit un étranger.** » selon E. Chambry). C'est un profond malentendu juridique entre le Barbare et l'Argien qui s'exprime ici. Le héraut considère être dans son « bon droit » : « Je retrouve ce que j'avais perdu. » Sa faute est de se croire en territoire déjà conquis ce qui lui permettrait, à tort, d'exercer son « droit de reprise » : c'est mépriser le territoire argien, ses lois et coutumes et réifier les suppliantes en les transformant en simples objets de récupération !
- **La religion** : en effet le héraut rétorque avec une assurance de mauvais aloi que son « proxène » n'est autre que le dieu des messagers, **Hermès** lui-même et va même jusqu'à insulter les dieux locaux en affirmant son seul culte des « dieux du Nil » ; Pélasgos

stigmatise alors son **irrespect** et son insulte vis-à-vis des dieux, ce qui n'empêche pas le héraut d'invoquer **Arès**, le dieu de la guerre, après Hermès.

- **La guerre** : l'attitude du héraut est **agressive**, menaçante et violente, telle qu'on a déjà pu l'observer dans la scène précédente où il s'en prenait directement aux suppliantes avant que n'intervienne Pélasgos. Sa témérité est insupportable et ferait craindre le pire si le roi n'était capable de s'opposer à lui. **Ils se défient** ; c'est un **affrontement verbal** : « J'emmènerai ces femmes – à moins qu'on ne me les arrache. - Y toucher t'en cuirait (...) - Je ne vois pas des hôtes en ceux qui dépouillent les dieux (du respect qui leur est dû, puisque nous sommes dans un temple et que les Danaïdes se sont placées sous la tutelle des divinités grecques) – Voilà ce que je dirai aux enfants d'Egyptos. - Ce souci-là n'inquiète pas mon cœur ! » (bas p. 82- haut p. 83). Le **courage de Pélasgos** surprend le présomptueux héraut qui ne sait pas à qui il a offert et qui en faisant appel à la figure du dieu Arès brandit une **menace de carnage** : « Ces débats-là, Arès (...) que des guerriers tombent par centaines et rejettent la vie dans les convulsions. » (p. 83. On est déjà dans l'amorce d'une hypotypose d'hécatombe des soldats). C'est bien un affrontement de **concurrence virile** : « Sache dès lors que tu soulèves là une guerre incertaine (comme si la responsabilité du conflit incombait uniquement à Pélasgos). La victoire et la conquête puissent-elles être pour **les mâles** ! - Des **mâles**, vous en trouverez aussi dans ce pays » ... (bas p. 83). On retrouve ainsi cette distinction genrée qui est un cliché chez les Grecs : du côté des femmes la faiblesse, du côté des hommes, la force (cf. aussi le début de leur échange « Crois-tu donc débarquer dans un Etat de femmes ? », p. 82).

### **Une fin de non recevoir, officielle, royale et démocratique :**

C'est le roi qui reprend pleinement la parole et refuse les exigences du héraut en le congédiant. Les suppliantes doivent disposer d'elles-mêmes et d'un libre choix, mais surtout elles sont désormais sous la protection des membres et des lois de la cité : « **Par un vote unanime**, le peuple argien l'a proclamé sans appel : jamais il n'abandonnera à la violence une troupe de femmes (...) tu entends ici le clair langage d'une bouche libre (donc d'un citoyen autant que d'un roi). Allons, vite, hors de ma vue ! » (bas p. 83). L'intrusion étrangère et la menace extérieure se voient donc repoussées ; le héraut n'obtiendra rien ; le roi et les Argiens, en ayant adopté par « **la loi du scrutin populaire** » même voté « d'une voix unanime » (p. 72), adopte les princesses, respectent les droits civil et constitutionnel, ainsi que la loi des dieux. Cette attitude vaut pour un **fondement** juridique et civilisationnel qui consacre Argos, **modèle** de cité grec (et indirectement c'est un hommage à Athènes).

Mais maintenant que le héraut est parti dépité, il s'agit pour Pélasgos, de s'adresser une dernière fois aux suppliantes. Et Danaos confirmera et complètera ce discours par maintes recommandations à ses filles (fin du 4e épisode).

### **II – Liberté, droit d'asile et reconnaissance :**

L'ultime discours qu'adresse le roi aux suppliantes est un **discours d'exhortation à la confiance**. Elles vont pouvoir **intégrer la cité** « bien close », au-delà « de ses remparts élevés » et seront logées à leur convenance par « **L'Etat** » (p. 84) : elles acquièrent ainsi un statut officiel et juridique de protection et vont pleinement bénéficier du « **droit d'asile** » ; elles seraient considérées aujourd'hui comme des réfugiées politiques agréées par les institutions administratives et gouvernementales. Et Pélasgos d'insister et de répéter qu'elles ont « libres » ; elles pourront ainsi choisir un gîte à leur convenance grâce à la « main généreuse » du souverain lui-même qui représente **l'ensemble de la communauté** des citoyens. Il conclut ainsi « Pour répondants vous avez le Roi et tous les citoyens dont s'exécute ici la décision » ... (p. 84, Chambry traduit par « **je réponds de vous, moi et tous les citoyens qui vous l'ont garanti par leur vote.** », GF, p. 132).

C'est comme si c'était la collectivité urbaine dans son entier qui acceptait la charge de « proxène ». Plus exactement Pélasgos se proclame leur « **patron** » (« prostatès » en grec cf. n°1, p. 395).

La longue **tirade de Danaos est dans la même lignée** que la déclaration de Pélasgos qui est revenu sur scène après son départ, qu'elle complète cependant dans un souci affiché de **reconnaissance** vis-à-vis des Argiens, « car, sans se partager (d'un accord unanime), tous ont été nos **sauveurs**. » (bas de la p. 84). Danaos se livre alors à un compte-rendu récapitulatif de ce qui s'est déroulé hors scène : les citoyens l'ont écouté avec attention et « **sympathie** » et se sont donc montrés particulièrement bienveillants (et lui-même éloquent) d'où la **triple décision de leur assemblée** : « d'abord pour m'octroyer un privilège qui m'honore (un titre d'hôte de marque ? Ou plutôt une « escorte de satellites armée » pour suivre Emile Chambry), ensuite pour nous garder, moi, du coup imprévu et mortel qui me frapperait par surprise et pour ce pays serait un faix éternel (c'est-à-dire du fardeau d'une souillure ineffaçable), vous, d'un rapt brutal ». En retour, il y a **le devoir de reconnaissance**, « l'hommage d'une **gratitude** qui les honore encore plus que jamais. » (p. 85, plutôt en haut).

La seconde partie de sa harangue voit se développer le thème (très genré et très représentatif de la mentalité des Anciens) de la « **modestie** » (et par extension de la **pudeur**) qui doit caractériser le comportement des princesses introduites dans la cité. Résumons : il s'agit de se faire apprécier par les habitants, de ne susciter aucune critique ou médisance et même de se préserver de la séduction. C'est ainsi que surgit d'abord sous une forme imagée puis mythologique (« **Cypris** » ou Aphrodite) la question de l'amour, car elles possèdent cette jeunesse qui attire les yeux des hommes. Le tendre fruit mûr n'est point aisé à protéger » ... (2e moitié de la p. 85) ; elles risquent par-là-même d'être objets de convoitise sexuelle (on notera au passage les références animalières) d'autant que la déesse Cypris favorise une plénitude de « sève (...) en invitant l'amour à cueillir la fleur de jeunesse ». Son discours paternel (et paternaliste) prend alors une **dimension érotique**, ce contre quoi les jeunes filles doivent néanmoins se prémunir : **attention « au désir** » (la virginité étant une valeur quasi absolue pour les Grecs). Plus simplement, il s'agit de ne pas créer « d'opprobre (de honte) pour nous-mêmes, de joie pour nos ennemis. » Mais ce n'est pas qu'une question de bienséance ou d'honneur : il ne faudrait surtout pas démériter, apporter le trouble dans la cité et en être chassé : « **mettez la modestie plus haut que la vie.** » (bas de la p. 85).

**Le Coryphée** alors reprend la parole et **l'image de la « fleur »** : ... « je ne dévierai pas de la route qu'a jusqu'ici suivie mon âme. » (haut de la p. 86). Danaos peut donc sortir, en ayant dit ce qu'il avait à dire (il a réaffirmé des « leçons paternelles », conformément à son rôle de chef de sa **communauté familiale**) et en ayant entendu ce qu'il voulait entendre, mais on va voir dans la dernière scène (« exodos », chant de sortie du chœur) que les cinquante sœurs sont prêtes à aller beaucoup plus qu'un simple respect d'un modeste pudeur.

### **III- Le refus de l'amour : « hybris » des Danaïdes ? Une fin certes heureuse, mais plus ambiguë qu'il n'y paraît.**

Le Chœur entame un chant de louange qui vaut pour actions de grâce envers « les Bienheureux », les dieux. Le Coryphée l'avait déjà fait préalablement vis-à-vis de Pélasgos et des Argiens tout en se soumettant à la double autorité de leur hôte royal et de leur père Danaos. Ici on retrouve nettement des chants religieux, conformément à l'origine et au genre tragiques, telle une procession finale.

A la Cypris évoquée par leur père (dénommée aussi Cythérée ou encore Aphrodite) elle oppose « la chaste Artémis, afin que nul hymen ne nous vienne ployer sous le joug de Cypris ! » (milieu p. 86). Il ne s'agit plus seulement d'un mariage forcé et abhorré avec leurs cousins, mais **ce sont toute union matrimoniale et toute sexualité qui sont ainsi rejetées**, tel un vœu de chasteté, **ce contre quoi leurs suivantes**, qui prennent la parole pour la première fois, s'insurgent au nom même des

dieux et de **la mythologie** ; il va donc y avoir un **chant alterné et opposé** entre deux (demi ?) chœurs : celui des Danaïdes et celui de leurs suivantes, avec une nette accélération du rythme du chant au milieu, caractérisée par le rétrécissement des vers.

En effet les suivantes se livrent d'abord à un long **hymne en faveur de Cypris** : « Alliée d'Héra, elle atteint presque au pouvoir de Zeus », elle est aidée de ses enfants « **Désir, et Persuasion** (... ainsi que de la fille elle a eue avec Arès) **Harmonie**. Les Danaïdes ne peuvent donc pas se dérober à **la loi divine de l'amour et de la reproduction** ; ce serait même contre-nature ! Les suivantes dégagent avec ce thème de « l'hymen » un horizon plus sombre, plus inquiétant que le chant de « la victoire aux femmes » laisse présager. En effet, dans un second temps de leur tirade, elles « redoutent » ce qu'a « fixé **le Destin** », « la pensée de Zeus, auguste et insondable ». Elles voient dans le vent qui a permis aux poursuivants des fugitives d'atteindre rapidement l'Argolide comme un signe du « Ciel » et ainsi **réintroduisent du tragique au sein de ce dénouement pourtant heureux**, comme si elles avaient, à l'instar d'une Cassandre, une sorte de prescience de l'avenir. Cela rend possible l'écriture d'une **suite** à la tragédie, en l'occurrence deux autres tragédies qui doivent **réaliser, théâtralement, le mythe** des Danaïdes et de leur damnation. Elles déclarent encore : « l'hymen pourrait bien être ton lot final » (haut de la p. 87 ; est-ce à dire que comme toutes les femmes, selon les Grecs, elles sont destinées au mariage, ou plus gravement, qu'elles épouseront en dépit qu'elles en ont leurs cousins ?). **La menace plane et elle est bien d'essence tragique.**

Aussi y a-t-il démesure, « **hybris** » de la part des suppliantes, caractéristique des personnages tragiques. La démesure n'est pas seulement du côté de l'impudence et de la témérité des Egyptiades . La stichomythie, dont nous ne citerons que trois vers, l'atteste : « Formule donc **un vœu plus mesuré**. - Quelle leçon de **mesure** entends-tu me donner ? - « **Rien de trop** », **même avec les dieux !** » (p . 87). Leur vœu de célibat et de chasteté absolue est « de trop » ; il y a là contravention aux lois divines et humaines universels selon les suivantes, donc **une démesure coupable** qui risque d'être châtiée, ce qui se vérifiera, hélas, malgré ce dénouement de réjouissances. Mais nous sommes dans une trilogie tragique.

C'est pourquoi, inquiétées sans doute par les paroles de mise en garde, de leurs suivantes, les suppliantes entonnent de nouveaux chants et exclamations **voatifs**, en revenant toujours au pouvoir de **Zeus** et même au mythe d'Io (haut et bas de la p. 87). Elles le placent à nouveau à la place d'un souverain juge qui doit formuler « une juste **sentence** à l'appel de la **justice** » (on retrouve ainsi en conclusion ce **thème du Droit** qui traverse toute l'oeuvre). Il y aura d'ailleurs cette même question sous la forme d'un débat entre le héraut et Antigone à la fin des *Sept contre Thèbes*. Les Danaïdes restent **des suppliantes jusqu'au bout** puisqu'elles se livrent encore à des souhaits et à une « prière » pour demeurer libres grâce « à la Divinité ! ». Elles ont même prêtes pour cela à « (se) résigne(r) au moindre mal et à deux tiers de bonheur » (bas p. 87, la note 1 p. 395 nous éclaire : les deux premiers tiers sont d'une part d'avoir trouvé des défenseurs et d'autre part d'obtenir ainsi une victoire d'ordre juridique et salvateur, le troisième tiers de bonheur serait l'évitement d'une guerre sur le sol de l'Argolide, « moindre mal » selon leur unique point de vue, mais grande crainte de Pélasgos comme nous l'avons vu). **Ce bonheur réduit certes, mais sûr pour l'heure, durera-t-il ?** Il faut l'espérer, mais on peut en douter suivant les prémonitions des suivantes et la connaissance complète du mythe.

## **Conclusion :**

Nous avons donc montré que même si les spectateurs, à l'instar des suppliantes, pour l'instant sauvées, sont soulagés et rassurés, **le Destin et les dieux tout puissants** n'ont pas encore dit pour leur dernier mot, ce qui donne à ce dénouement une dimension beaucoup **plus ambivalente** qu'il n'y paraît. Quoi qu'il en soit, la tragédie a cultivé jusqu'au bout **des valeurs** dans lesquels les Grecs, et surtout les Athéniens, se reconnaissent avec **honneur** : la piété, le Droit, la justice, le droit d'asile, la

démocratie, l'union du politique et du religieux enfin, telle que la magnifie Eschyle.